

Le subtil de l'épée

Alexandre Piquion

Séance du 2 juin 2023

Transcription en septembre 2023 par *Le subtil de l'épée* avec le concours de Catherine Peillon

Lacan - À ce sujet # 11

Peut-on commencer à parler du père ?

« Nous sommes les enfants de la parole »

Dans cette séance je vais essayer de parler... de parler du père.

Et en entendant « parler du père », s'entend déjà certainement que parler du père annonce un empiement de confrontations avec le Réel...

... le Réel dans certaines de ses manifestations, l'Impossible à dire en l'occurrence, des impossibles logiques.

Et comme la parole est justement faite du nouage des trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire, on ne peut pas parler sans se confronter au Réel. De la même façon on ne peut pas aborder, tourner autour de la place du père sans se confronter à du Réel, qui va aussi prendre la forme d'un Impossible.

On voit bien pourquoi le Discours Capitaliste sape le lieu de la parole et veut faire la peau au père, puisque ce sont deux champs qui confrontent chacun à de l'Impossible, à du Réel.

Le Discours Capitaliste est justement le Discours qui promet d'en finir avec le Réel, qui veut confondre Réel et Réalité, qui veut en finir avec l'Impossible.

C'est le discours du tout-possible.

C'est aussi le Discours de la confusion. On vient de parler de la confusion Réel-Réalité, mais on pourrait parler du grand bain de confusion dans lequel est jeté le père, une

confusion tout à fait commode puisque le Discours Capitaliste fait de la confusion un procédé, notamment un procédé de soumission.

Rentrons un petit peu plus, par exemple, dans ces questions d'Impossible que soulèvent et la parole et la place du père... si on devait « parler du père ».

Si je prends la parole par exemple, la parole est justement ce qui, à la fois, me permet de dire, et m'empêche de me dire.

Je ne peux pas me dire moi-même, je ne peux pas me dire... je ne peux pas me dire puisque la parole ne peut pas boucler sur elle-même. Il y a toujours quelque chose que je ne vais pas pouvoir dire, c'est ma parole elle-même, la parole ne peut pas se dire elle-même. Pour parler de la parole, il va falloir que je parle. C'est un premier impossible.

Un deuxième, par exemple, c'est que je ne peux pas remonter le temps pour revenir sur ce que j'ai dit, contrairement à ce que dit l'expression.

Je ne peux pas revenir sur mon dire ; je peux éventuellement revenir sur mon dit, c'est-à-dire sur mes énoncés, mais revenir sur l'acte de dire, c'est impossible. Un acte se reconnaît à ses conséquences, et vouloir revenir sur ce que j'ai dit est déjà une conséquence de mon dire. L'acte lui-même est indélébile, il est ineffaçable, ineffaçable d'une chronologie mais tout aussi ineffaçable sur un plan logique puisque je suis déjà dans les conséquences de l'acte de mon dire... sur lequel je ne peux pas revenir.

Et de la même façon, si je devais encore essayer de remonter le temps, je ne pourrais pas remonter à un temps qui précède l'apparition supposée de la parole, à un temps ante parole, revenir à une forme de dire originel. Je ne connais le monde qu'en étant moi-même traversé par la parole. Quand j'arrive, la parole est déjà là.

Ça n'est pas que je ne peux pas remonter au premier matin. C'est qu'il n'y a pas de premier matin.

Si je pouvais remonter au premier matin de la parole, eh bien je pourrais dire la parole elle-même.

Et pouvoir dire la parole, c'est probablement boucher le trou qui, justement, fait parler.

Autrement dit, sur un plan logique, pouvoir dire la parole elle-même, c'est en finir avec la parole, c'est faire que la parole pourrait boucler sur elle-même, et si elle boucle sur elle-même, elle arrive au point où elle se ferme.

Pour ce qu'il en est du père, des impossibles à l'endroit du père, nous rencontrons les mêmes impasses.

Je ne peux pas parler du père depuis une autre place que la mienne, qui est déjà une place engendrée par quelque chose de l'ordre du père. C'est-à-dire que la place depuis laquelle je parle, que je sois père ou pas, est au minimum une place de fils, quelque chose qui est déjà produit par du père. Je ne pourrai pas parler depuis une autre place.

Pour « parler du père », il faut donc que je parle avec cette limite que pose la parole de ne pas pouvoir boucler sur elle-même, et il faut, en plus, que je parle de quelque chose dans lequel je suis déjà pris, dont je suis déjà le produit en tant que fils.

Et puis, si je dois remonter là aussi, sur un plan chronologique... dans ma propre généalogie... je vais remonter à un père qui aura lui-même été fils... pour lequel il y aura aussi eu du père.

Car il n'y a de père qu'ayant été fils. Je ne peux pas remonter à un père qui lui n'aurait pas été fils. Ce père-là, c'est le Ur-Vater que Freud fait apparaître, le père originel qui, justement, n'est pas un père, qui ne sera père qu'à partir du moment où certains vont se dire ses fils.

Vont se dire ses fils comment ? Par une alliance, une alliance à préserver. Et une alliance, c'est un fait de langage. C'est par là seulement que les fils vont advenir.

Le père, même quand il est originel, même quand on suppose un père qui n'ait pas été fils...

... c'est-à-dire qui n'est pas non plus père puisqu'il est hors généalogie...

... et bien il faudra que ce père, non pas disparaisse mais meure, pour que ne reste que sa place.

Qu'il meure veut dire qu'il aura été, qu'il reste une place dans le fantasme pour une toute jouissance possible, celle d'un père qui est (aura été) sa propre loi, soumis à rien d'autre que la loi de sa propre jouissance. Il faut que cette place ait existé. Mais il faut aussi, pour qu'il y ait fils, qu'elle soit évidée, c'est-à-dire qu'il y ait eu une forme de retrait.

Comment peut-on être mort depuis toujours...ça, c'est encore une autre question. Que le père soit mort depuis toujours, c'est-à-dire le père originel, ça signifie notamment que personne ne peut accéder à cette place. On ne peut pas prendre la place d'un mort. Cette place reste vide, et il faut qu'elle reste vide, parce qu'il n'y a pas de totalité possible pour l'être parlant. Du fait qu'il parle. Nous venons justement de voir que la parole ne pouvait pas boucler sur elle-même. Je ne vais pas pouvoir me dire. À cet endroit-là encore, il n'y a pas de totalité possible.

Un autre endroit où il n'y a pas de totalité possible, c'est que je ne peux pas remonter à ma propre origine, ou à l'origine des êtres parlants. J'aimerais bien... au point de penser pouvoir être ma propre origine.

On le voit en ce moment... depuis un petit moment... où chacun aurait la possibilité de choisir ses détermination.

Nouvelle expression mythologique, puisque l'être humain qui choisit ses déterminations, autrement dit qui veut se faire un nom, qui veut choisir son propre nom... choisir ce qui va, non pas le représenter...

... car on ne parle pas là du signifiant mais du signifié, c'est justement, tout le problème... en plein registre imaginaire... du signifié qui va le dire...alors que la psychanalyse pose qu'on n'est seulement représenté par des signifiants auprès d'autres signifiants... qu'on ne peut justement pas se dire soi-même...

... cette mythologie, celle de l'humain qui pense pouvoir non seulement accéder à sa propre origine mais être lui-même sa propre origine...

... dont on vient de voir qu'elle est le privilège d'un père originel supposé, qui n'a jamais existé, qui est une supposition logique...

... et bien cette ambition, elle est vieille comme l'humanité et elle a toujours fait l'objet de mythes.

On pense au mythe de Babel immédiatement, où les hommes veulent se faire un nom, ils veulent être auteur de leur propre détermination. Autrement dit, ils veulent être leur propre origine.

Ce mythe accompagne l'humanité depuis qu'il y a humanité puisqu'il répond, sur un plan imaginaire, à une forme de carence sur le plan symbolique, qui est tout simplement la carence constitutive de notre humanité, la condition de notre humanité. Du réel.

Et condition dans les deux termes (lapsus), dans les deux sens :

notre condition humaine – c'est notre lot --

et la condition de notre humanisation.

Ainsi quand nous parlons, en parlant du père, commencent à se combiner les impossibles à l'endroit de la parole et à la place du père.

Et ça n'est pas vraiment une coïncidence... parce qu'à mesure qu'on en parle, on voit bien que père a directement avoir avec la parole.

Je parlais de l'alliance, la première alliance des fils... qui n'est pas sans rappeler l'alliance dans la Torah... la première alliance des fils est elle-même un fait de parole.

Je disais que la parole ne bouclait pas sur elle-même, que nous étions traversés par cette discontinuité...la parole, c'est une forme de discontinuité incorporée, elle est incorporée sans nous demander notre avis, elle est déjà là. Nous ne l'avons pas choisie. Et le fait qu'elle apparaisse comme un déjà-là...

... et même comme un toujours-déjà-là puisque je ne peux pas remonter à son origine...

... nous place d'emblée sur le registre d'une précédence.

Parole et père sont donc indéfectiblement liés.

Apparaît une triade, qui est celle père-fils-parole, à la forme d'une triade logique, c'est-à-dire un réseau de relations qui est imposé par le fait même qu'il y ait langage. Le logos, c'est en effet ce qui nous impose des lois, ce sont les lois du signifiant. Et on est en train de voir, de voir à nouveau, car on ne cesse pas de passer par là, qu'il est organisé autour d'un trou.

Un trou, ça n'est pas un défaut dans un tissu, c'est un endroit où il n'y a pas de tissu, autour duquel s'organisent les mailles.

Et c'est ce trou qui fait la loi.

C'est de ce trou, autour de ce trou, que s'organise la Loi du Logos, les lois du Logos, qui nous gouvernent.

Les Grecs avaient trois mots pour dire la parole ; il y avait effectivement le logos et puis l'épos et le muthos, et on pourrait articuler les choses de cette façon en disant que le logos impose quelque chose, une discontinuité notamment, et le fait qu'il y ait un signifiant qui manque...

... il y a au moins un signifiant qui manque, qui est celui de mon éprouvé, tout ce que je vais dire ne pourra être que conséquence de mon éprouvé mais mon éprouvé lui-même, aucun signifiant ne va pouvoir le dire, c'est une des façons de dire que la parole ne peut pas boucler sur elle-même ou qu'il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas de langage pour parler du langage, puisque le langage suppose que je sois traversé par du signifiant, et de cette traversée je ne pourrai dire qu'une conséquence.

Il y a donc un défaut... ou non pas un défaut mais un trou dans le logos, et à l'endroit de ce trou...

... qui peut être aussi le trou de l'origine que je ne peux pas dire, à laquelle je ne peux pas remonter, ce premier matin qu'il n'y a pas eu...

...et bien à l'endroit de ce trou, se raconte une histoire, une histoire épique, epos.

Et cette histoire va prendre valeur d'une parole originelle. Justement. La parole originelle, c'est une supposition qui ferait entendre qu'il y a quand même eu d'abord la parole, c'est-à-dire que la parole est effectivement un déjà-là.

Cette parole originelle, c'est le muthos, c'est le mythe lui-même. Et ce qui est intéressant là, c'est de voir que le mythe ne cache pas qu'il est une parole, c'est-à-dire qu'il ne va pas pouvoir tout dire du trou qu'il vient orner, qu'il vient habiller, qu'il vient articuler.

Le mythe vient à la place, si on parle de l'origine par exemple, de ce commencement sans commencement qu'est l'origine, ou de ce commencement sans origine, l'origine à laquelle on ne peut pas remonter. À cet endroit-là, se met un mythe — il y a d'autres endroits logiques qui nous posent problème autour desquels nous organisons un mythe.

Mais le mythe ne prétend pas dissimuler le trou qu'il vient articuler ou qu'il vient habiller puisque, étant une lui-même une parole, il ne va pas pouvoir boucler sur lui-même.

Le mythe va donc appeler à interprétation : c'est parce qu'il ne peut pas boucler sur lui-même qu'on va l'interpréter, c'est-à-dire que le mythe est une parole qui appelle une autre parole. C'est une façon de nous faire parler autour du trou qui organise, qui structure la parole elle-même.

La parole est organisée autour d'un vide qu'elle est incapable de saisir elle-même. C'est ce vide qui nous fait parler et c'est en même temps de ce vide que la parole nous tient à jamais distant.

La triade père-parole-fils, père-fils-parole, est une triade logique, qui s'impose.

C'est une chose qui se retrouve bien sûr dans la triade du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais les théologiens sont d'abord de fins logiciens. Il n'est donc pas étonnant du tout de voir de passer à proximité...j'allais dire au travers...au travers de cette triade chrétienne... sur laquelle nous n'allons pas nous attarder maintenant.

Nous passons seulement au travers parce qu'en le disant, je pense qu'une façon plus immédiate d'attraper, disons, de parler de cette conjonction père-fils-parole, c'est de passer par l'adage que Freud ramène, refait émerger du droit romain :

Mater certissima Pater semper incertus.

Si on traduit littéralement, ça donne :

Mère très certaine Père toujours incertain.

Et c'est un adage qui permet immédiatement d'articuler combien Père est un fait de parole.

Il faut le prendre au moment le plus trivial où un enfant sort du corps d'une femme.

Au moment où cet enfant sort du corps d'une femme, il la fait mère et ce lien de filiation ne fait l'objet d'aucun doute possible.

Et la mère et l'enfant se constatent l'un l'autre au moment où l'enfant sort du corps de cette femme.

A ce même moment, qui est celui d'un tout-biologique hypothétique...

...et il ne peut être qu'hypothétique, on va voir pourquoi...

... à ce moment, le père est désigné par un fait de parole dans le langage. Et les deux sont importants. Le père est désigné dans le langage, c'est-à-dire par un signifiant, et il est désigné dans le langage (par un signifiant) par un fait de parole, c'est-à-dire par un acte de dire.

Les deux sont importants parce que le père peut être désigné dans le langage par un autre type d'acte comme un acte notarié par exemple, ou une reconnaissance à la mairie, qui est un acte d'un tout autre type, qui a lui aussi des conséquences mais qui va avoir des conséquences, juridiques en l'occurrence, qui sont des conséquences sur les petites lois...

...ce que j'appelle là les petites lois, ce sont les petites lois qui organisent notre monde, sachant que ce que nous appelons notre monde n'est pas le Réel, c'est une réalité, c'est ce que nous organisons pour, justement, essayer de nous débrouiller avec le Réel... pour, en général, ne pas vouloir savoir qu'il y a du Réel, que nous recouvrons par de l'Imaginaire.

C'est ce que Freud entendait quand il disait que la société était le produit de notre refoulement. Il n'y a pas « d'abord la société puis notre refoulement ». Non. C'est parce qu'il y a notre refoulement, c'est-à-dire parce que nous avons toujours besoin... et c'est là aussi notre condition humaine... nous ne voulons pas savoir qu'il y a du réel, c'est-à-dire que nous sommes faits de discontinuité, donc le fantasme vient tout de suite prendre ses droits, et vient suturer, colmater la discontinuité dans laquelle nous sommes plongés pour faire consister une société. Et nous n'avons pas le choix, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous passer du fantasme.

Cet acte notarié, il va avoir des petites conséquences sur les petites lois. On parle des petites lois parce qu'il y en a une autre bien plus fondamentale, d'un autre registre de loi, qui est justement celui du Logos lui-même, celui qui impose la discontinuité, et c'est cette loi-là qui va agir en permanence quelle que soit la variété des petites lois que je vais empiler pour ne pas savoir que je suis sujet du signifiant, soumis à ses lois.

C'est pour ça qu'il est important que le père soit désigné par un fait de parole. Parce que c'est un acte de dire qui engage, qui engage le corps et qui porte ses conséquences sur un registre qui est celui de la Loi.

Alors...il ne s'agit pas de la Loi en tant que le père va venir réprimer.

Il s'agit au contraire de la loi en tant que le père y est lui aussi soumis.

Pour attraper ça, on peut commencer par dire peut-être que...

... que le père soit désigné par un signifiant « par la parole », c'est bien sûr par la parole de la mère. C'est dans la parole de la mère qu'une qualité particulière va s'entendre, va se donner à entendre. Une qualité particulière, c'est effectivement un signifiant...

...un signifiant se distingue d'un autre signifiant uniquement parce qu'il en est différent. Un signifiant, c'est ce qui n'en est pas un autre...

... et ce signifiant, qui va se donner à entendre dans la parole de la mère, et par la parole de la mère...

... et comme on sait qu'un signifiant ne peut pas boucler sur lui-même parce que la parole ne peut pas se dire elle-même, dès qu'on dit « par la parole », on dit aussi « dans la parole », ça va ensemble...

... ce signifiant qui apparaît, cette qualité particulière qui apparaît dans la parole de la mère, a d'abord la particularité d'être nouvelle, d'être différente, d'être étrangère à ce qui circule déjà entre la mère et l'enfant. Et quand je dis déjà, on pourrait dire à ce qui circule toujours déjà, puisque, quand un enfant arrive, la parole est déjà là. Et c'est un aspect, là, fondamental si on veut essayer de parler du père.

En désignant le père à l'endroit de la parole, par la parole, dans la parole, dans le langage par la parole, « père » devient ce signifiant étranger, ambassadeur des lois de la parole, c'est-à-dire cet ailleurs, cet ailleurs qui polarise nouvellement le désir de la mère.

Mais ce faisant, reconnaissant à la parole cette possibilité, cette possibilité de métaphorisation, de symbolisation d'abord, de métaphorisation ensuite, la mère se

reconnaît elle-même déjà prise en quelque chose qui est de l'ordre de la parole, c'est-à-dire qu'elle se reconnaît elle-même sujet du signifiant...

... à son insu !

Il ne s'agit pas de faire une déclaration de reconnaissance de quoi que ce soit. C'est que le fait même de parler, et que ce signifiant que Lacan va appeler Nom-du-père... qui n'est pas un mot spécial, c'est une qualité qui va pouvoir être perçue dans la parole de la mère, c'est pour ça que Lacan dira finalement qu'il y a des Noms-du-père, parce que c'est vraiment une question de qualité de ce qui se donne à entendre dans la parole de la mère, à savoir qu'un ailleurs dans la parole, par la parole, du fait qu'elle parle, un ailleurs dans le langage, polarise autrement son désir que ce qui circule entre elle et son enfant...

... et bien ce faisant, elle se reconnaît sujet de la parole, ou au minimum sujet du signifiant et...

... c'est-à-dire qu'on est à la fois dans une dimension chronologique puisque on est en train de suivre progressivement pas à pas les étapes de l'Œdipe et, puis on est aussi sur un plan logique puisqu'il y a toujours déjà eu du père, c'est-à-dire que ce signifiant Nom-du-père qui apparaît dans la parole de la mère est quelque chose qui est apparu pour la mère alors qu'elle était fille ; et c'est un signifiant qui a toujours déjà été là, qui colle aux basques de l'humanité, qui fait notre humanité.

Et on parle de métaphore paternelle au moins pour deux raisons.

La première — sans que ce soit une première par ordre chronologique — la première dont on peut parler, c'est que le Nom-du-père...

... cette qualité, cet ailleurs dans la parole de la mère qui va être étranger à ce qui circule entre la mère et l'enfant,

... va venir polariser nouvellement le désir de la mère, et par voie de conséquence le désir de l'enfant parce qu'il va venir se substituer à quelque chose qui existe déjà, qui existe toujours déjà entre la mère et l'enfant...

... que la psychanalyse appelle le phallus, qui se définit par, justement, ce qui n'est pas là et qui va, bien que pas là, ou parce qu'il n'est pas là, faire support à l'intensité de relation de ce qui circule entre la mère et l'enfant...et bien ce signifiant va être remplacé, il va lui être substitué, et c'est là la métaphore, il va lui être substitué cette qualité d'ailleurs, c'est-à-dire cette place tierce qui va se faire entendre dans le langage par la parole.

C'est une première façon de parler de cette métaphore, cette substitution.

Une deuxième façon de parler de cette métaphore paternelle, et elle est tout aussi fondamentale, et elle aussi répond à une course chronologique dans les temps de l'Œdipe parce que...

... l'Œdipe est ce que Lacan reformule, notamment par le biais de la métaphore paternelle, en considérant que nous sommes captifs, trop captifs des figures imaginaires de l'Œdipe — coucher avec sa mère, tuer (avec - lapsus) son père etc. — on voit bien que ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Justement là, le mythe, les images du mythe, ont pris le pas sur la fonction du mythe lui-même. La loi de l'interdit de l'inceste est une en fait une loi qui est consécutive aux lois qu'impose le Logos, mais elle est en même temps aussi la garantie de la perpétuation de ces lois, ça marche dans les deux sens.... mais il ne s'agit pas d'empêcher qu'un bébé ait des relations sexuelles avec sa mère. Il s'agit au contraire de donner aux petits humains la possibilité d'accéder au champ de la parole, ce qui ne peut se faire qu'au prix d'une séparation d'avec les signifiants maternels.

Pour revenir à cette histoire de métaphore, le Nom-du-père, cette qualité qui peut être portée par des matérialités différentes, cette qualité vient excéder — puisqu'elle est un ailleurs — elle vient excéder ce qu'il y a déjà de paternel porté par la mère, amené par la mère...

... puisque la mère aura elle-même été fille et que elle était elle-même prise sous le régime de la parole, d'un toujours déjà là. Pour elle aussi il y aura eu du père et elle est elle-même, d'une certaine manière, en tant que parlante, ambassadrice d'un Nom-du-père qu'il y a toujours déjà eu, puisqu'il y a toujours déjà eu parole, dont cet ailleurs, existant dans la parole de la mère.

Donc la métaphore paternelle, c'est aussi le fait que le Nom-du-père vient excéder, métaphoriser, c'est-à-dire dépasser ou développer plus exactement, ce que la mère amène déjà de père. C'est une autre façon, une deuxième façon de parler de la métaphore paternelle.

Ce qu'on voit apparaître, c'est que père est donc ce qui vient conjoindre la Loi au désir. La Loi c'est la loi du signifiant, c'est la Loi à laquelle le Logos nous soumet, c'est un ensemble de lois qu'on peut appeler la Loi du signifiant. Ce sont des lois logiques. Qui nous ne demandent pas notre avis. Que nous subissons à notre insu. Dont nous sommes les produits.

Le désir est une conséquence de ces lois, puisque le désir naît comme le disait Lacan dans la marge ...je ne retrouve pas forcément la formule exacte... « dans la marge où le besoin se déchire de la demande ». Le besoin est organique, il est biologique et il va tout de suite être médiatisé par du signifiant, puisque le signifiant est déjà là. Comme le disait Lacan « Le symbole est là ».

Étant médiatisé par du signifiant, il (le besoin) va prendre le statut d'une demande, d'une demande qui va être reçue de l'autre côté du signifiant, c'est-à-dire de l'autre côté du langage. Qui va donc être mal entendue. Elle va être entendue pour ce qu'elle n'est pas. Avec tout ce qu'on va pouvoir mettre dans cet écart. Et c'est précisément dans cet écart que va naître le désir, qui est un mouvement, qui est un mouvement consécutif de l'acte de dire, c'est-à-dire de ces signifiants qui sont toujours mal entendus, et qui pourtant me signifient potentiellement en tant que sujet. Et la façon dont je suis signifié, je n'y ai pas accès, je ne peux que la déduire, la recevant toujours de l'Autre.

C'est une autre dimension à laquelle donne accès le Nom-du-père et la notion de père.

Procédant de la métaphore, elle permet aussi l'accès au champ de l'altérité puisque je n'aurai plus accès au monde — je n'ai toujours déjà plus accès au monde — que par le biais du signifiant, que par la médiatisation du signifiant, que par le champ de la parole, cette matérialité qui à la fois me sépare du monde et de l'autre...

... je la reçois de l'autre mais en même temps elle me sépare de lui... et il est nécessaire qu'elle me sépare de lui... notamment de ce premier autre qu'est la mère...

...c'est une autre façon de dire que ce que les parents transmettent, c'est la possibilité pour leurs enfants de se séparer d'eux.

Autrement dit, ce qu'on transmet véritablement, c'est la parole.

Cette question d'altérité, elle est portée par la parole elle-même, à la fois parce que la parole est ce qui me sépare radicalement et définitivement de l'autre, mais elle est aussi ce qui m'altère.

Elle est cette matérialité qui m'est extérieure, qui est déjà là, qui va me traverser et qui va m'altérer, c'est-à-dire qui va me rendre autre à moi-même.

Donc, le père, c'est aussi ce qui fait rencontrer le champ de l'altérité.

Et on voit bien là encore que le discours capitaliste n'a pas du tout intérêt à valoriser la place du père.

Si on commence vraiment à en parler c'est là qu'on arrive : le discours capitaliste ne veut pas d'altérité, il veut de l'identité.

Il veut encore moins d'altérité à l'endroit du sexe, qui est l'altérité radicale, l'altérité — j'allais dire — suprême, l'altérité des altérités.

La différence sexuelle en tant qu'elle est réelle est l'altérité la plus radicale à laquelle je suis soumis.

C'est une des raisons pour lesquelles on ne parle plus de sexe mais de genre...

... le genre devrait rester une catégorie symbolique imaginaire...

... c'est par le genre qu'on vient justement recouvrir le Réel du sexe dont on ne veut pas entendre parler.

Donc on voit que père introduit aussi au champ de l'altérité.

C'est une autre de ses propriétés, une autre nécessité de notre condition humaine, après la précédence, on peut dire que c'est cette dimension de l'altérité.

On est aussi passé par la loi : le père, c'est aussi ce qui conjoint la loi et le désir en tant qu'il est soumis lui-même à la Loi. C'est de cela que l'ambassadeur Père imaginaire va être garant.

Le père imaginaire, c'est le père qui arrive dans la pièce dans tous les sens du terme. C'est le Pierre (lapsus), c'est le père qui — le Pierre peut-être aussi — le père qui va, justement, supporter la fonction paternelle, dans tous les sens du terme...

... c'est-à-dire qu'il va être l'ambassadeur de la Loi, c'est-à-dire de la Loi du signifiant, dont il est le produit... ça veut dire qu'il en est à la fois l'ambassadeur et qu'il s'y reconnaît lui-même soumis...

... il va devoir à la fois incarner la loi et en même temps en incarner les conséquences, les conséquences du fait d'y être soumis, c'est-à-dire être carent.

Et là on trouve une autre impasse : c'est que nous ne voulons pas savoir qu'il y a de la carence à l'endroit du père, parce que nous ne voulons pas savoir que nous sommes des sujets de la parole et que le père est seulement un fait de parole...

... c'est-à-dire qu'il est un fait symbolique, là où la mère aurait tendance à être considérée comme du tout biologique, de la totalité...

Le père ne cesse de nous rappeler qu'il n'y a pas de totalité pour l'être humain.

Donc, voilà... là, on commence à parler du père.

Et on voit bien pourquoi ça n'intéresse pas du tout le discours dominant de se lancer dans ce type de champ.

Le père étant justement ce qui vient révéler notre soumission au champ de la parole.

Et ce statut de sujet de la parole, c'est ce que nous devons gagner. C'est ce qui marque notamment le troisième temps de l'Œdipe mais aussi un temps logique de l'expérience analytique.

Il s'agit de se reconnaître sujet, sujet de la parole, pour découvrir sa propre parole, c'est-à-dire la façon dont nous sommes traversés par une matérialité sensible qui nous précède.

Nous sommes les enfants de la parole.